

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 16 MAI 1891

## FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

## LA FADE GRISE

—Après tout,—reprit Valroy,—tu as peut-être raison.... Mais c'est que, maintenant, ma vie est si nulle, si creuse, elle me pèse tellement sur les épaules, que je ne sais où aller, non plus que faire de mes dix doigts. J'ai Paris en horreur ; ce que l'on est convenu d'appeler "les plaisirs mondains" n'ont aucun attrait pour moi. Je cherche un coin de province bien retiré, bien solitaire, au fond de la plus éloignée des provinces, où je puisse m'enfouir avec mes bouquins, en attendant ce que le souverain maître de toutes choses voudra bien faire de moi.

—Tu parlais à la recherche d'une sauvage,—répliqua Marcenay,—à sauvage, sauvage et demi.

—Peux-tu m'emmener dans l'intérieur de l'Afrique ou au Tonkin?... Non n'est-ce pas je serais pour toi la plus lourde des charges.... Eh bien ! alors ! que veux-tu que je fasse.

Très embarrassé, Octave de Marcenay ne se pressait point de répondre.

Ce fut la marquise qui prit la parole.

—Vous demandez un coin perdu, ignoré, où vous puissiez vous livrer tout à l'aise à l'étude.... je crois, cher monsieur, que j'ai votre affaire.

Octave et Raoul se regardèrent.

Mme de Lauriac continuait :

—Je possède tout au bout des terres de Lauriac, à plus de dix kilomètres d'ici, un petit chalet, en très bon état, il a servi au marquis comme rendez-vous de chasse, et je suis toute prête à le mettre à votre disposition pour peu que vous en manifestiez le désir.

—Oh ! ne me remerciez pas,—s'empressa d'ajouter l'excellente femme,—la chose n'en vaut réellement pas la peine. Vous me le louerez le prix que vous jugerez convenable, car je veux ménager votre susceptibilité, et je veux aussi que vous soyez chez vous.... Vous serez là, libre comme l'air, enterré à plaisir.... Lorsque vous aurez le désir de voir des êtres à peu près civilisés,—ça peut vous arriver, à vous comme à tout autre, mon cher monsieur, ne vous en défendez pas trop,—il y aura à deux lieues de vous une vieille douairière qui sera enchantée de vous recevoir pour faire un whist. Ma fille le joue très bien, Henri également et moi je suis très mauvaise joueuse, quand je tiens le mort surtout.... Voyez si la chose vous agréait, et j'écrirai un mot à M<sup>re</sup> Famchon, mon honorable ami et mon homme d'affaires, qui s'occupera de faire arranger ce petit immeuble.

—Ça s'appelle le Châtelet, votre future maison.... qui n'est, je vous en préviens, qu'une bicoque.

—Madame, que de bontés !—répétait Valroy.—Ce que vous m'offrez de si grand cœur j'ai grande envie d'accepter....

Blanche de Lauriac revenait sur ces entrefaites.

—Tu ne sais pas, Blanche,—lui dit sa mère,—M. Valroy devient notre locataire.... Je lui loue le petit Châtelet....

Les joues de la jeune femme furent envahies par une rougeur subite et inconsiderément elle s'écria :

—Ah ! quel bonheur !

Vivement elle se reprit aussitôt :

—Vous m'excuserez, monsieur ; les mamans sont toutes les mêmes, très égoïstes ; je n'ai pas oublié ce que mon frère nous a dit de vous, c'est-à-dire que vous êtes un grand médecin, un très savant docteur.... Et je serai si heureuse de vous savoir là, près de nous et surtout de ma chère Loulou !

Octave de Marcenay s'approchait de la marquise.

—Chère madame,—lui dit-il à mi-voix, tandis que Valroy continuait la conversation avec Blan-

che,—sans vous en douter vous venez de commettre l'une de vos meilleures actions.... J'étais très inquiet de mon pauvre Raoul, sa santé l'a rendu misanthrope, spleenétique, hypocondriaque.... Vous allez, tout simplement, me le réconcilier avec l'existence.

Blanche de Lauriac, entre temps, taquinait légèrement son hôte :

—Du petit Châtelet,—lui disait-elle,—vous rayonnerez sur tous les alentours, et vous en arriverez certainement à savoir si notre pauvre Fleur-de-Mai et la Fade-Grise sont, comme j'ai tout lieu de le croire, une seule et même personne.

Tandis que Raoul Valroy acceptait l'aimable proposition de la marquise de Lauriac tout en se promettant bien de faire tous ses efforts pour découvrir la Fade-Grise dont la mystérieuse existence le préoccupait si fort, quel parti avait pris Gaston Souchard après le terrible affront qui venait de lui être infligé ?....

Il était tout d'abord demeuré cloué à la même place, accablé par le sentiment de son impuissance.

Puis, quand il avait été seul avec Romain, il avait répété inconsciemment, en proie à la plus violente des rages.

Enfin, il avait pris par le bras ce cher de La Glandière,—toujours excessivement ennuyé depuis qu'il avait entendu son inséparable faire appel aux commissaires et aux gendarmes,—et il lui avait dit :

—Viens ! Nous allons travailler.

Et ils s'étaient mis à suivre la ligne des grands bois de Lauriac, se dirigeant vers la route qu'ils venaient de suivre.

Dans un paquis enclavé dans l'une des tailles, ils avaient rencontré un petit pâtre qui gardait des dindons.

—Le chemin des Souches ?—lui avait demandé Gaston, en appuyant ses paroles d'une petite pièce blanche.

Le moutard avait été émerveillé ; puis il avait aussitôt répondu en désignant les grands bois qui dans le fond du paysage jouxtaient ceux de Lauriac :

—Bien loin, bien loin, les Souches.... Vous en avez encore pour trois grandes lieues de pays....

—Je sais ce que cela veut dire,—fit Romain, avec une grimace de désappointement, nous en avons pour cinq heures, avec Cocotte et Fany.... et il désignait ses deux jambes.

—Ça t'effraie de marcher ?—lui dit ironiquement son ami.

—Dame, quand j'étais rouleur de routes, tu peux penser de ce que j'en ai fait de ces lieues de pays.... Alors, aujourd'hui que me voilà,—je veux dire :—que je devrais être rentier, ça ne m'amuse que tout juste de recommencer ce métier là....

—Si tu veux des rentes, il faut les gagner. Et je vais t'en fournir l'occasion.

—Que le diable t'écoute !.... mais je crois que nous n'en prenons guère le chemin.... Depuis quelque temps nous ne sommes pas à la bonne ! Nous avons une série de ces noires !.... Enfin ! ça te regarde.... Seulement quand je t'ai entendu parler tout à l'heure des cognes et des chapeaux carrés !.. Non !.... si tu savais l'effet que cela fait !.... nom d'un bistoquet !....

—Tais-toi, tu es une dinde.

—C'est convenu. Seulement l'idée ne me viendra jamais d'appeler à mon aide ces paroissiens là....

—En attendant, en route pour chez le comte Stroganof.... C'est lui qui va nous tailler de l'ouvrage.

Romain ne s'était pas trompé ; il fallut bien aux deux piétons quatre heures d'horloge pour atteindre les grilles du château des Souches.

Une fois là, avant de sonner, Gaston se tourna vers son compagnon et lui dit :

—Tiens ! voilà un petit bosquet de mélèzes où tu seras très bien pour m'attendre.

—Alors, je vais croquer le marmot ?....

—Enfin, je vais entrer seul, parce que je n'ai pas besoin que tu sois là pendant mon entretien avec le comte Stroganof. M'as-tu compris ?

—Si je t'ai compris !.... J'ai parfaitement saisi que j'ai l'estomac dans les talons, et que je n'ai rien à écraser sous mes molaires....

—Tu ne songes jamais qu'à goinfrer....

—Tiens ! qui est ce qui prendrait soin du fils de ma pauvre mère, si ça n'était pas Bibi ?

—Enfin, attends-moi là sans te montrer.... Tu verras bien si je reviens....

Romain grogna toute une foule de paroles désagréables et malsonnantes, et Gaston se dirigea vers la grille à laquelle il sonna.

Un suisse vint ouvrir.

—Le comte Stroganof est aux Souches ?

—Oui, monsieur.

—Veuillez lui dire que je désire lui parler.

—Le nom de monsieur ?

—Peu vous importe, vous lui direz que c'est une personne qui désire lui parler de la part de M. de la Glandière.... Allez !....

Un valet de chambre vint quelques instants plus tard chercher Gaston....

—Si monsieur veut bien me suivre....

Et le domestique monta au premier étage, et introduisit le visiteur dans cette chambre où Romain, poursuivi par les gardes, avait fait irruption de la façon dont on se souvient sans doute.

Lorsque Fédor, qui se trouvait dans cette pièce aperçut le beau-frère d'Henri de Lauriac, il ne put réprimer un mouvement de répulsion violente.

Gaston Souchard le nota soigneusement au passage.

—Ça,—se dit-il, avec un froid sourire,—ça se paiera à part.

Gaston s'était mis immédiatement très à l'aise, ne semblant nullement embarrassé.

Sans que Fédor l'invitât à prendre une chaise, il s'était assis, et abordant carrément la question :

—Monsieur le comte,—avait-il commencé,—mon excellent ami, M. de la Glandière, n'a rien de caché pour moi.... C'est vous dire que je suis au courant de tout ce qui peut le préoccuper, de ses faits et gestes, en un mot, je sais tout.... tout.... tout....

Fédor se taisait.

—Comme preuve de ce que j'avance,—poursuivit imperturbablement Gaston, que ce silence de glace ne démontait nullement,—je puis vous avouer une chose, qui vous mettra nettement au courant de notre situation respective : C'est moi qui ai adressé, il y a quelques mois, à la comtesse Stroganof, un billet sans signature, lui donnant rendez-vous, à onze heures du soir, dans l'allée sombre du parc Monceau, pour lui parler de....

l'enfant qui vous a été enlevée.... vous voyez que je n'ai point exagéré en vous affirmant que rien de ce qui vous concerne en cette circonstance ne m'est étranger....

Fédor se taisait toujours, il était atterré.

A quels bandits était-il donc obligé d'avoir affaire !....

Gaston Souchard reprenait encore :

—Ah ! monsieur, permettez-moi de vous dire que Mme la comtesse a été bien mal inspirée ce soir-là, de ne point avoir confiance en moi.... ça vous aurait évité de gaspiller bien de l'argent, ce qui pour vous—je le sais, n'est qu'une vétille.—

Mais que de temps inutilement perdu !

Fédor maintenant s'impatientait.

—Où voulez-vous en venir, monsieur ?—demandait-il brusquement.

—A ceci. Vous vous servez de la Glandière, et vous avez tort.... Tout seul, il est incapable de vous être utile.... par cette raison que c'est un instrument dans mes mains. Moi, je suis son chef de file.... Moi seul !.... vous entendez bien, monsieur le comte, en utilisant Romain, mon ami, je puis retrouver l'enfant que vous avez perdu....

Fédor avait fait un mouvement, tandis qu'une expression de dégoût et de mépris crispait son visage.

Gaston Souchard ne s'en préoccupait même pas. Il poursuivait :

—Oui, moi seul ! Et je vais d'un mot vous prouver quelle est ma force : Je vais vous dire quel est l'homme qui vous a ravi votre enfant !....

Fédor était devenu d'une mortelle pâleur :

—Il se nomme,—reprit encore Gaston—oui, il se nomme M. Fabrice Dementières, et pendant des années, il a tenu cette enfant séquestrée dans ce pays même.... Vous voyez que je précise et que j'avais raison de vous dire que je savais tout....

Oui, cet homme disait vrai, il n'ignorait rien du malheur de Fédor et de Marcelle.

Gaston laissa au comte tout le temps de bien comprendre la portée de ses paroles ; alors il reprit, comme s'il eût dit une chose toute naturelle :